

Paris qui Chante

REVUE
HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉE



ADMINISTRATION
8, RUE DU LOUVRE,
PARIS

ELLEN BAXONE

dans la
Revue des Ambassadeurs

ABONNEMENTS
Un an... 16 fr.
Six mois... 9 fr.



Rondeau DES COIFFURES

Chantée
par

Ellen BAXONE

dans la Revue
des
AMBASSADEURS

Paroles de
NANTEUIL et de GORSSE

Musique de
LUCIEN COLLIN

M^{lle} Ellen BAXONE

Sur l'air de : *Le Voyage à Robinson.*

Moderato

PIANO

Rien n'est plus gra . creux en fait de coif . fu . re Qu'un pe . tit bé . guin, qu'un simple bon . net Laisant voir l'or fin d'une che . ve . lure Où l'soleil se

mire en un gai re . flet! Le premier de tous fut por . té par E . ve! Il e . tait dia . pre . de mil . le cou . leurs! C'était un p'tit rien, jo . li comme

re . ve Un charmant bou . quet fait de quelques fleurs! Les fem . me . s de nos jours, sont aus . si co . quettes. Et qu'il soit d'en . telle ou bien de sa .



Rien n'est plus gracieux, en fait de coiffure,
 Qu'un petit béguin, qu'un simple bonnet,
 Laisant voir l'or fin d'une chevelure,
 Où l'soleil se mire en un gai reflet!
 Le premier de tous fut porté par Ève!...
 Il était diapré de mille couleurs!...
 C'était un p'tit rien, joli comme un rêve,
 Un charmant bouquet fait de quelques fleurs!...
 Les femmes de nos jours, sont aussi coquettes,
 Et qu'il soit d'dentelle ou bien de satin,
 C'est d'un p'tit bonnet qu'ell's par'nt leurs
 [fillettes,
 Et c'est là, mesdam's, notr' premier béguin!...
 Mais qu'est celui-ci d'un' blancheur troublante,
 Dont les tull's légers sont tout palpitants?
 C'est le p'tit bonnet de la communiantte,
 Le premier sourire de notre printemps!...
 En voici un autr' qui déjà s'envole!...
 C'est celui, messieurs, que Mimi Pinson
 Jette un soir d'été, la petite folle,
 Par-d'ssus les moulins, avec un' chanson!
 Cet autre n'est point orné de malines,
 Mais regardez-le, il n'est pas banal!
 C'est le bonnet blanc, fait de mousseline
 Des petit's bonich's de môssieu Duval!...
 Voici maintenant, en une bouffette,
 Le foulard noué d'un p'tit coup de main,
 Que madame met pour fair' sa trempette,
 Et rester décent' jusque dans son bain!...
 Admirez aussi ce joujou de faille!...
 C'est c'lui dont madam' se pare sans bruit,
 Dans lequel déjà sa tête défaille!
 C'est le plus galant... le bonnet de nuit.

CODA

Bref, vous le voyez, en fait de coiffure,
 Rien n'vaut le bonnet, rien n'vaut l'béguin,
 Et Mariann' ell'-mém' cach' sa chevelure,
 Sous un simpl' bonnet, le bonnet phrygien!...



PAROLES
DE

E. JOULLOT et A. JOST

* BÉRARD *

MUSIQUE
DE

Olivier CAMBON

Toqué de la Lune

Chansonnette créée par BÉRARD

T^o di Valse

PIANO *f*

All. Mod^{to}

de suis toqué d'une ma - tres, se de puis vous en faire l'a -

veu. C'est u - ne di - vine dé - es - se Cheveux do - rés et sems de feu. Elle a des amants par cen - tai - ne Tous les po - ètes et tous les

fous Pourtant ma princesse loin - tai - ne A moi seul fait des yeux très doux A son balcon, c'est é - pa - tant la voyez-vous, elle m'a



REFRAIN. T^o di Valse.

tend Roméo, je veux tou é - chel - le Car je vais monter chez ma bel - le. Cel - le que j'ai - me D'amour ex -



trême, Et pour qu'i ma raison se perd — N'est pas une é - toile au con - cert — A la nuit brune Elle é - tincelle



aufir - ma - ment — Et je l'adore é - per - du - ment — d'sus to - qué — d'la lu - ne —

PF le dernier C!



II

Ne dites pas : « C'est une grue
Qui se balade chaque nuit. »
Si le jour elle est disparue,
C'est pour fuir le monde et le bruit
Oui ! par caprice, la volage
Change constamment de quartier,
C'est pour cacher notre collage
A sa concierge, à mon portier ;
Mais elle vient ! Ah ! quel orgueil !
C'est à moi qu'elle fait de l'œil ;
Regarde-moi, toujours, encore !
Je t'aime, te veux et t'adore !

AU REFRAIN

III

Je veux l'oubli, mais, pour me suivre
Elle se déplace toujours,
Et partout sa face de cuivre
Vient me rappeler nos amours,
Et certain soir, quelle infortune !
Un soldat s'approche et, joyeux,
Il me dit : « Regardez la lune,
Elle est pleine, ça saute aux yeux !
— Que dis-tu, dragon d'Alkala ? »
Hélas ! que dois-je apprendre là,
Ah ! la lune, quelle inconduite,
Veux-tu te cacher tout de suite.

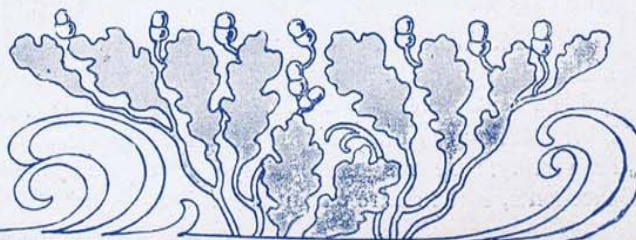
AU REFRAIN

IV

Je pardonne, lève tes voiles,
Prends ton sceptre resplendissant,
Mets ton manteau piqué d'étoiles,
Coiffe ta tête d'un croissant,
Et, ce soir, nous ferons la fête.
Je t'adore et veux t'épouser.
A cheval sur une comète,
Je m'envole vers ton baiser ;
Mais elle rit, ah ! ah ! quel émoi !
La lune se moque de moi,
Et je devine sa grimace,
Un autre amant a pris ma place

DERNIER REFRAIN

O toi que j'aime
D'amour extrême,
N'excit' pas encor mon courroux,
Car je suis follement jaloux.
Dans ma rancune,
Avec mon couteau, d'un seul coup,
Je frappe au cœur, je fais un trou,
Un grand trou dans la lune.



LA SEMAINE MUSIC-HALL

La Pépinière

Mesdames Anceny, Davigny, Ozy,
Napolinette.

Messieurs Georgel, Urban, Royer.

Ne pouvant, par la force des choses (puisque *Paris qui Chante* n'est pas encore quotidien !) consacrer d'articles détaillés aux établissements qui changent de programme tous les huit jours, je tiens du moins à passer en revue tous ceux qui ont une troupe fixe et comme qui dirait un noyau de chanteurs ou d'acteurs habituels ; je me réserve d'ailleurs de vous en entretenir longuement chaque fois que les directeurs monteront une revue, une opérette ou un spectacle durable.

Pour aujourd'hui, je voudrais rendre justice à la Pépinière que trop de personnes s'obstinent à considérer comme un concert de quartier, uniquement fréquenté par les bonnes d'enfants et les militaires... C'était peut-être vrai jadis : mais cette légende a fait son temps, et, depuis quelques années, la Pépinière a marché avec son siècle, et sa clientèle ne se recrute plus exclusivement dans le huitième ! De jolies revues costumées avec luxe et montées avec goût ont attiré le grand public et d'excellents numéros de music-hall sont venus renforcer la vaillante petite troupe qui ne boude jamais devant la besogne.

... L'enfant de troupe, c'est M. Georgel qui va être appelé prochainement sous les drapeaux... Je conçois que cela ne doit pas l'enchanter, mais nous y avons tous passé, et plusieurs d'entre nous en sont même revenus ! M. Georgel sait assez bien son métier pour ne pas avoir à craindre l'avenir : la caserne nous le rendra plus personnel et dégagé de l'influence de Mayol, qu'il imite encore un peu trop.

M. Roger, lui, imite Dranem. Et, sans doute, il l'imite à la perfection : il en a les gestes, la voix, l'allure, et jusqu'aux tics. Mais il vaut mieux que cela, et quand il voudra bien cesser de parodier notre fantaisiste national, on s'apercevra qu'il est très bien doué.

Mais M. Urban n'imite personne : il réalise le prodige d'être un *tourlourou* qui ne ressemble ni à Polin, ni à Vilbert. C'est un cas unique ? M. Urban ne se sert que de ses moyens, qui sont excellents, et se montre parfait comédien.

Dans son tour de chant, il interprète une pochade militaire (*Les bidons d'eau*) de la plus réjouissante ineptie, je veux dire de cette ineptie consciente qui est une des des joies du café concert.

Je suis heureux d'ignorer le nom d'un brave garçon qui ne figure pas sur le programme et qui est venu, *en audition*, chanter des choses d'un autre genre d'ineptie — d'ineptie inconsciente.

Mlle Anceny a des épaules superbes, de beaux bras, un joli nez polisson, de grands yeux à l'avenant et une toute petite bouche d'où sort une voix de bébé très amusante et bien conduite. Elle a aussi un « petit défaut de prononciation » qui lui va très bien et dont elle sait tirer parti, et des jambes de statue.

Je connais peu de duègnes qui m'enchangent autant que l'excellente Mme Ozy. Cette bonne grosse commère sociale et ronde, à la mine tour à tour effarée et matoise, excelle dans les gaillardises et les chansons paysannes : c'est aussi une très bonne comédienne.

Et j'en dirai autant de Mlle Napolinette, qui m'avait ravi l'année dernière dans le rôle de gamine du *Lycée Poulardin*, où elle montrait une de ces paires de mollets imprévues et charmantes qui sont le triomphe des fausses maigres.

Mlle Napolinette se sert avec beaucoup d'art d'une petite voix acidulée qui surprend et rafraîchit comme un bonbon anglais. Sa diction est nette, juste et nuancée.

Mme Ch. Davigny donne l'impression étrange d'un joli garçon habillé en femme. Elle a des gestes de garçon, une démarche de garçon, une voix de garçon, un foyer et un abatage extraordinaires... et tout cela lui crée un charme singulier et qui n'est qu'à elle.

Mlle Camille Stefani, qui a reparu à la Pépinière après plusieurs années de retraite (ou d'exil), reste l'excellente diseuse que Tout Paris applaudit naguère. Elle ressemble maintenant à la Duse et n'en paraît pas plus fière ; sa physionomie est toujours aussi expressive et aussi mobile et son talent n'a fait que gagner.

J'espère que les deux Forest n'auront pas quitté l'affiche quand paraîtront ces lignes. Leur numéro est excellent, et l'on s'étonne qu'un de nos grands cirques ne s'attache point ces deux clowns si originaux et si amusants.

A Marigny

Miss Ruth Saint-Denis dans ses aances
indiennes.

Je ne vous ai pas encore parlé de miss Ruth, parce que je compte lui consacrer une étude dans le numéro que *Paris qui Chante* doit publier sur la Danse : il n'en faut pas conclure que mon silence soit une opinion. Miss Ruth est une danseuse admirable et qui m'a fait revivre quelques instants aux bords du Gange royal et bleu. Je regrette seulement les projections colorées qui dénaturent sa belle et noble nudité ; mais l'éclairage et le décor du Temple sont merveilleux, et il se dégage de l'ensemble une impression presque sacrée, et un bien agréable parfum d'encens et d'aromates.



Nouveau Cirque

La Camargo, Sisters Maïss
les Quirollos, les 30 Ours d'Hagenbeck.

Le Nouveau Cirque qui devait être transformé en théâtre d'opérette est tout simplement resté... le Nouveau Cirque, avec ses écuyers, ses gymnastes, ses clowns, ses acrobates... et sa piscine propice aux pantomimes nautiques. Il ne lui manque que Foottit pour que l'élégante clientèle de la rue Saint-Honoré retrouve toutes ses habitudes et toutes ses joies d'antan. Mais Chocolat est là, qui semble porter le deuil de son ancien ami.

Le nouveau directeur, M. J. Houcke, a su faire, pour ses débuts, un choix de numéros inédits, parmi lesquels il faut signaler les gracieuses Sisters Maïss (le quatrième excellent exercice sur fil de fer que nous ayons vu depuis le commencement de la saison), la charmante danseuse et chanteuse Camargo, digne d'un si grand nom et les excellents acrobates Quirollos.

Mais le clou... l'incomparable clou, c'est une cataracte de trente ours blancs qui dégringolent du cintre le long d'une rapide glissoire dans la piscine ou leurs plongeurs soulèvent des trombes et des rejaillissements d'eau. On n'avait jamais mieux fait servir à la joie du public ces bons patauds d'ours qui n'ont de Polaire... que le nom !

CURNONSKY.

La Police est là!...

MONOLOGUE

Créé par ZECOA, à la Scala



II

Chez un d'mes cousins qui d'meure à Cha-
[ronne,
Le dimanch' suivant, je m'en vais dîner ;
Je n'm'attarde pas et quand minuit sonne,
Je pars de chez lui pour m'coucher.
Au coin du boul'verd, un charmant jeune
[homme
Me d'mand' brusquement le ch'min d'l'O-
[déon...
Le v'là tout à coup qu'il m'bourr', qu'il m'as-
[somme;
Il m'arrach' ma montre et m'chip'mon pognon.

Il m'donne un coup d'têt' : je tombe comme
[un' masse,
P't'être une heure ou deux j'suis resté comm'ça,
Soudain... un agent arrive et m'ramasse :
« Quell' vein'! que j'm'écri'... la police est là! »

III

Je rentre chez moi, navré d'l'aventure ;
Mais jugez alors de mon épat'ment :
J'm'aperçois qu'on a forcé la serrure,
Et dévalisé mon appartement.
On avait pillé mon armoire à glace ;
On avait enl'vé bijoux et valeurs...
La concierge arrive et m'dit à-voix basse :
« C'est peut-être bien des cambrioleurs...

N'vous inquiétez pas et laissez-moi faire,
Car j'ai l'habitud' des affair's comm'ça,
On dépose un' plaint' chez le commissaire,
Et huit jours après... la police est là! »

I

Auprès de Paris, au bord de la Seine,
J'habitais jadis un pays charmant,
J'm'aperçus bientôt qu'la vie suburbaine,
Par certains côtés, manque d'agrément.
Dès que la nuit tombe, on n'est plus tran-
[quille ;
On n'éclair' les ru's que d'quinquets fumeux ;
Pour tout' la commun' y a trois sergents
[d'ville.
Messieurs les filous sont là comm' chez eux...

C'est pour ça qu'enfin, je m'suis dit : J'pré-
Habiter Paris, tout près d'l'Opéra... [fère,
Au moins dans c'quartier, comme un' tendre
[mère,
Pour veiller sur nous, la police est là!

IV

Afin d'augmenter un peu mes ressources,
Je joue quelquefois sur les favoris ;
Mais comm' j'ai pas l'temps d'aller sur l'champ
[d'courses,
J'vais chez un typ' sûr porter mes paris.
Avant-hier on m'donn' comme un' chos' cer-
[taine,
Que Rosbif-Cresson arriv'ra sûr'ment...
Je colle un louis d'ssus et fameuse aubaine!
L'soir, dans *Paris-Sport*, j'vois qu'il est ga-
[gnant...

Je cours chez mon typ' passer à la caisse :
J'trouv' chez lui quelqu'un qui m'dit : halte-là!
Pari clandestin! votr' nom, votre adresse...
Quant à la galett'... la police est là! »

V

C'est pas pour conter ma triste aventure
Que j'suis engagé dans l'établiss'ment...
Et je crois bien voir sur votre figure
Que vous ét's rasés par mon boniment.
J'arrèt' donc ici ma petite histoire
Et je vais maintenant chanter ma chanson,
Mais je vous préviens que mon répertoire,
Appartient plutôt au gen' polisson...

J'vais donc vous chanter quelque chos' de
[sale...
Rien qu'à cette annonc' vous souriez déjà...
Mais r'gardez là-bas, tout au fond d'la salle...
Y a pas moyen c'soir, la police est là!

Je ne veux plus penser à vous !

MÉLODIE INÉDITE

POÉSIE DE
Paul THÉODORE



MUSIQUE DE
Paul DAUBRY

Créée par M^{lle} Adrienne DELIDE
à PARISIANA



M^{lle} Adrienne DELIDE

CHANT *Largo* $\frac{5}{4}$ *Andantino*

le ne veux plus penser à

PIANO. *ff* *pp*



vous A vous qui remplis-sez ma vi-e Car vo-tre sou-ve-nir bien



doux Re-tient ma pensée as-ser-vi-e Vos yeux m'éga-rent du che-



min Où le cal-me poursuit sa rou - te Et vous troublez mon len-de-

Rall
-main Quand la veil-le je vous é - cou - te!



...Quand, la veille, je vous écoute.



...Malgré moi, font vibrer ma lyre...

I
Je ne veux plus penser à vous,
A vous qui remplissez ma vie,
Car votre souvenir bien doux
Retient ma pensée asservie;
Vos yeux m'égarer du chemin,
Où le calme poursuit sa route,
Et vous troublez mon lendemain
Quand, la veille, je vous écoute.

II
Je ne veux plus penser à vous
Car, pour moi, vous êtes trop belle;
Et j'aurai peur d'être jaloux
De votre ombre, mademoiselle;
J'aurai peur de voir s'effeuiller,
Toutes les roses de mon rêve,
Et mon pauvre cœur s'endeuiller,
Pour une heure d'amour trop brève.

III
Je ne veux plus penser à vous,
Et cependant c'est un délire ;
Vos yeux, ces merveilleux bijoux,
Malgré moi, font vibrer ma lyre ;
J'ai beau chasser mes rêves fous,
Maudire au retour de l'aurore,
Je ne veux plus songer à vous,
Et cependant j'y pense encore.



Mon P'tit Collégien

Musique de
Paul DUB

Paroles de
Paul CLEROUX

Chanson inédite, créée par M^{lle} TIMMY

PIANO

The musical score is written in 2/4 time and consists of four systems. Each system includes a vocal line and a piano accompaniment. The piano part starts with a 'PIANO' dynamic and includes various markings such as 'sfz' and 'ff'. The lyrics are written below the vocal line.

Ondit que j'suis un petit fille mais je suis précé c'est certain Et chaqu'di manch' dans ma fa_mille je retrouve mon p'tit béguin Il est extern' dans unly-
-cée. Et pioch'son bac es lau_ré at Il est si beau qu'en suis to_quée C'est mon p'tit Dieu, c'est mon da_da Ah si vous sa_viez comme on
s'aime Comme on s'aime Comme on s'aime. Quand il vient m'voir a la maison J'inven_te des jeux polisson a_lors mon plaisir est ex_tre



II

En uniforme il est unique,
Il est solide et bien bâti,
Il se sangle dans sa tunique,
Et de côté port' son képi.
Il est l'plus élégant d'sa classe,
Il possède un beau ceinturon,
Et vraiment jamais je n'me lasse
D'admirer ses jolis boutons.

AU REFRAIN



Ah! si vous saviez comme on s'aime.

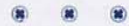


On dit que j'suis un' petit' fille.

III

Il me dit qu'en mathématiques,
Les équations lui vont fort peu ;
Mais en r'vanche, à la gymnastique,
Il grimpe bien à la corde à nœuds.
Il possède du jarret, je pense,
On l'devin' sous son pantalon.
Je me sens brûler d'impatience,
De prendre avec lui des leçons.

AU REFRAIN



De tout's ses leçons je m'enflamme.

IV

Ensembl' nous faisons d'la musique,
Nous étudions de grands morceaux,
M'initiant aux chos's artistiques,
Il m'apprend à manier l'pinceau.
De tout's ses leçons je m'enflamme.
Et j'ai la ferme conviction,
Si plus tard je deviens sa femme,
D'avoir un' bonne éducation!

AU REFRAIN



Quel joli temps



Paroles de
VINCENT HYSPA

Musique de
GUSTAVE GOUBLIER

Vincent HYSPA

Allegretto

CHANT

PIANO

Lors - que - l'â - me - des - vi - vo

let - tes S'ex - hale en un par - fum trou - blant Où se mê - le - a - mou - reu - se -

 The musical score is written in 3/4 time with a key signature of one flat (B-flat). It features a vocal line (CHANT) and a piano accompaniment (PIANO). The tempo is marked 'Allegretto'. The lyrics are: 'Lors - que - l'â - me - des - vi - vo let - tes S'ex - hale en un par - fum trou - blant Où se mê - le - a - mou - reu - se -'. The score includes various musical notations such as notes, rests, and dynamic markings like 'f' and 'p'.



Il arrive, il arrive !

II

Avril ! Il arrive, il arrive,
Ce poisson frais ou mariné.
Vous le respirez à plein nez,
Vous le trouvez dans vos missives,
Vous êtes tous empoisonnés.
C'est le printemps,
Quel joli temps !



III

Sur les arbres grimpent sans peine,
Plus vertes que l'espoir trompeur
Des feuilles tendres comme un cœur,
Et sur ma table de vieux chêne,
Des feuilles de mon perceuteur.
C'est le printemps,
Quel joli temps !



VI

Tristement les rosiers se grattent,
Car les rosiers ont des boutons ;
Ça vous fout des démangeaisons.
Aussi honteux qu'une tomate,
Mon nez rougit sous les bourgeons.
C'est le printemps,
Quel joli temps !



IV

Votre tendre amie est morose,
Elle ne sait pas ce qu'elle a...
Sait-elle ce qu'elle n'a pas ?
Bref, il lui manque quelque chose..
Il faut combler ce vide-là.
C'est le printemps,
Quel joli temps.



V

Il pleut ! c'est la saison bénie,
Et le mois de mai le plus beau
Fait surgir par monts et par vaux
Ces deux animaux amphibies :
Le parapluie et l'escargot.
C'est le printemps,
Quel joli temps !



C'est le printemps, que! joli temps !

Le Vieux

Clavecin



Poésie de
Léon DUROCHER

Chanson bretonne, créée par YVONNEC

Musique de
Gaston PERDUCET

CHANT *Allegretto.* *Moderato.*

ss ben marcato Pour al.ler vers la gui.lo - ti - ne, O gui.lon -

PIANO *ff*

rall poco dolce. Misterioso.

- laine ô gui.lon - la! Sur la char.ret - te quand mon - ta No.ble da.me de Sainte Her.mi - ne, Là - bas, dans

Tout di Gavette. Très léger.

le manoir bre - ton, Le vieux clave - cin fre.donna, dit - on: „Mar qui - se, voi - ci vo.tre

chai - se! Promenez - vous, le cœur à l'ai - se, At.ti.rant le vol des bleus papil.lons

bien lie.

Le soleil qui frô - le Vo - tre e - pa - le Poudre vos che - veux de ray - ons.

◆ CODA *animato* *D.S. al fine poi Coda*

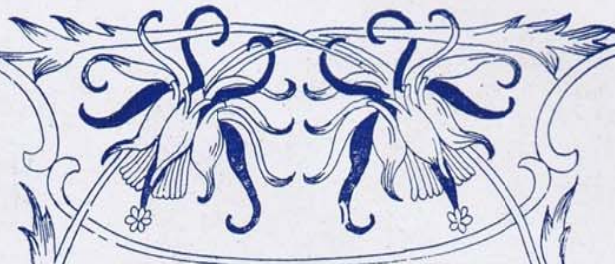
Le cla.ve - cin s'é - tail bri - se -

ff sec *pp comme un écho voilé.* *ff sec.*

Ped



« ...L'oiselet qui frôle
Votre épaule... »



I

Pour aller vers la guillotine,
O gui lonlaine, ô gui lonla!
Sur la charrette, quand monta
Noble dame de Sainte-Hermine,
Là-bas, dans le manoir breton,
Le vieux clavecin fredonna, dit-on :

« Marquise, voici votre chaise!
Promenez-vous, le cœur à l'aise,
Attirant le vol des bleus papillons.
Le soleil qui frôle
Votre épaule,
Poudre vos cheveux de rayons. »



Le clavecin s'était brisé.

II

Lorsqu'abordant la guillotine,
O gui lonlaine, ô gui lonla!
Par l'escalier de bois grimpa
Noble dame de Sainte-Hermine,
Là-bas, dans le manoir breton,
Le vieux clavecin fredonna, dit-on :

« Marquise, foulant rose et lierre,
Gravissez-les marches de pierre,
L'antique perron de rouge granit.
L'oiselet qui frôle
Votre épaule,
Rêve d'y suspendre son nid. »



Là-bas, dans le manoir breton...

III

Pour saluer la guillotine,
O gui lonlaine, ô gui lonla!
Quand, nuque frêle, s'inclina
Noble dame de Sainte-Hermine,
Là-bas, dans le manoir breton,
Le vieux clavecin fredonna, dit-on :

« Marquise, on termine la danse :
Soignez bien votre révérence.
Courbez avec art votre cou rosé.
Le désir qui frôle,
Votre épaule... »
Le clavecin s'était brisé.

